

## INTRODUCTION

---

# À QUOI SERVENT LES THÉORIES ÉCONOMIQUES ?

Dans son chef-d'œuvre de 1939, *Les Raisins de la colère*, l'écrivain américain John Steinbeck décrit avec un réalisme poignant les ravages de la Grande Dépression à travers le périple et le destin de la famille Joad. Si le roman abonde de détails qui captivent le lecteur page après page, l'auteur sait aussi démontrer l'absurdité d'un système à bout de souffle en quelques mots simples. Ainsi, ce condensé saisissant : « les vergers regorgeaient de fruits, mais les hommes affamés marchaient sur la route... ». Avec cette fresque sociale bouleversante, Steinbeck a été l'une des grandes voix de l'époque à dénoncer les effets de la catastrophe économique la plus violente de l'histoire contemporaine. Une crise qui aurait pu être la dernière...

Pourtant, près de huit décennies plus tard, malgré les progrès immenses dans notre connaissance des phénomènes économiques et financiers, les périodes de récession continuent de surgir à intervalles réguliers. Les sujets économiques restent au cœur des préoccupations des citoyens à travers le monde et les débats autour des meilleures politiques font toujours rage. Le cas de l'Europe en est une parfaite illustration. Pour certains, la stagnation actuelle sur le continent serait liée au niveau trop élevé des dettes publiques et à l'incapacité des gouvernements à réduire le train de vie de l'État ou à faire des réformes structurelles pour faciliter la mobilité du travail et stimuler l'innovation. Pour d'autres, cette stagnation s'expliquerait au contraire par des politiques d'austérité « libérale » qui pèseraient sur la demande et qui

retarderaient toute reprise durable. Pour d'autres encore, la monnaie unique serait à l'origine de tous les maux car elle empêcherait les nations d'adapter leur niveau de compétitivité.

Dans ce contexte, s'il est impossible aux économistes d'établir un diagnostic commun et de formuler des solutions pour résoudre nos difficultés, peut-on encore prendre au sérieux leurs théories ? Comment ne pas comprendre le discrédit logique qui pèse sur eux et les critiques acérées dont ils sont fréquemment l'objet ? Pour le pédagogue canadien Laurence Peter, l'auteur du célèbre principe éponyme selon lequel chaque employé tend à s'élever dans la hiérarchie à son niveau d'incompétence, un économiste, « c'est un expert qui saura demain pourquoi ce qu'il avait prédit hier ne s'est pas produit aujourd'hui » ! Pour l'ancien haut fonctionnaire du Trésor américain Edgard Fiedler, les économistes sont coupables de ne jamais se mettre d'accord entre eux. Ironiquement, il remarque que lorsque l'on pose une question à cinq spécialistes, l'on obtient cinq réponses différentes, voire six si l'un d'entre eux est allé à Harvard ! Le dramaturge irlandais George Bernard Shaw ne dit pas autre chose lorsqu'il remarque avec le mordant qui le caractérise que si tous les économistes se tenaient par la main, ils n'arriveraient même pas à une conclusion...

À l'inverse, d'autres leur reprochent d'être moutonniers, de répéter en boucles les mêmes discours au point qu'il serait plus approprié de les appeler les « écho-nomistes ». On regrette en parallèle leur tentation constante du jargon et leur capacité à complexifier leurs propos. André Gide déplore par exemple avec humour, que lorsqu'un économiste vous répond, on ne comprend même plus ce qu'on lui avait demandé... Les économistes seraient en quelque sorte devenus les médecins de Molière des temps modernes.

Comme toujours, il y a un fond de vérité dans ces critiques. Les experts qui s'expriment dans les médias paraissent plus souvent livrer leurs opinions personnelles que chercher à expliquer les mécanismes de l'économie auprès du grand public. De nombreux spécialistes, qui commentent *a posteriori* des événements, utilisent plus ou moins sciemment des termes ésotériques. Même s'il est vrai que les sciences économiques ont atteint un niveau de technicité qui nécessite un minimum de formation pour appréhender le langage et les concepts d'une matière plutôt aride, l'image que laissent trop souvent les économistes tend à être négative.

Les critiques sur leur incapacité à prévoir les crises ou à résorber le chômage me semblent en revanche injustifiées. D'abord, parce que certains parviennent à anticiper correctement les phénomènes économiques qui surviennent. D'autre part, ce ne sont pas les économistes mais

les gouvernements, avec les contraintes spécifiques liées à la conquête ou à la conservation du pouvoir, qui initient les politiques fiscales, qui mettent en place les mesures de redistribution ou qui créent les environnements favorables au développement et à la croissance. Et ce ne sont pas non plus les économistes mais les administrations qui exécutent les décisions politiques.

En parallèle, sur un plan plus théorique, il ne faut jamais oublier que l'économie n'est pas comparable à la physique, à la biologie ou aux mathématiques qui, elles, répondent à des lois constantes. Il est plus facile d'envoyer une sonde sur Mars puisque l'on peut calculer la position de la planète à chaque minute, que de prévoir avec précision la façon dont des consommateurs vont réagir à l'annonce d'une hausse des impôts ou d'une chute des cours de bourse. Pourtant, l'économie est bien une « science » au sens où le philosophe Karl Popper l'entend. Ce qui fait l'homme de science, ce n'est pas la possession de connaissances ou d'irréfutables vérités mais « la quête obstinée et audacieusement critique de la vérité ». Oui, les théories économiques ont été très largement critiquées et réévaluées depuis plusieurs siècles. Elles n'ont cessé de s'améliorer, accroissant nos savoirs chaque jour.

L'économie est par-dessus tout une science « humaine ». Or, la psychologie et le comportement de millions d'individus sont autrement plus complexes à saisir que le mouvement d'une planète ou le résultat d'un exercice de géométrie. Il faut l'accepter, les travaux des économistes seront toujours approximatifs, imprécis, circonstanciés et valables sous certaines conditions. La mathématisation croissante des sciences économiques que l'on observe depuis près d'un demi-siècle ne doit pas faire illusion. Il n'est pas possible de réduire en quelques équations l'activité humaine et la multiplicité des choix que nous effectuons chaque jour sur nos dépenses, nos investissements ou notre épargne.

Le facteur « humain » se retrouve également dans la conception des théories elles-mêmes. Car un économiste, ce n'est pas uniquement un chercheur ou un universitaire. C'est également un homme ou une femme avec ses propres idées politiques. Or, il existe des liens très forts entre les théories économiques et les convictions de ceux qui les conçoivent. De façon schématique et sans doute simplificatrice, les libéraux sont naturellement plus tournés vers les théories classiques ou néo-classiques, voire schumpéteriennes. Les sociaux-démocrates sont davantage portés vers les théories qui démontrent les imperfections de l'économie de marché, notamment celles d'obédience keynésienne. Quant aux socialistes et évidemment les communistes, le marxisme demeure la référence absolue.

Une fois toutes ces limites acceptées, il devient possible de reconsidérer plus sereinement et plus positivement la pensée économique. Cela paraît même nécessaire tellement l'économie est au cœur de nos vies. L'*homo sapiens* n'est pas seulement un *zoon politikon*, cet animal politique décrit par Aristote. Il est aussi un *homo oeconomicus* puisque nous sommes en permanence confrontés dans nos vies à des sujets de nature économique. Nous sommes bien des « acteurs », à la fois producteurs et consommateurs de richesses, comme lorsque nous faisons nos courses, souscrivons un emprunt immobilier, épargnons une partie de nos revenus ou décidons de partir en vacances. Ou encore, quand nous nous rendons chaque matin au bureau, au magasin, à l'atelier ou aux champs, quand nous achetons le dernier smartphone ou quand nous envoyons notre déclaration d'impôts...

Le débat public est lui-même saturé d'informations économiques. Pas un jour sans que nous entendions parler dans les médias ou dans les discours politiques d'endettement national, de déficits budgétaires, d'impôts, de TVA, de salaire minimum, d'allègements de charges, d'inflation, d'investissement, de taux de chômage ou de faillites d'entreprises. Oui, nous « respirons économie ». John Maynard Keynes résume cela de façon très juste en soulignant que les idées des économistes, qu'ils aient raison ou tort, sont plus puissantes que ce que nous croyons généralement.

J'ai la conviction profonde que pour mieux saisir la marche du monde, il est indispensable de connaître ces théories. C'est précisément dans le but d'expliquer les principaux courants de la pensée économique à un lectorat large que j'ai écrit cette histoire. Le fait de retracer chronologiquement l'évolution de la réflexion en la matière depuis la Grèce antique jusqu'aux temps présents n'est bien sûr pas nouveau en soi. Il existe déjà de très nombreux ouvrages, bons et moins bons, consacrés au même thème. Pourtant, afin de rendre le plus accessible possible des raisonnements souvent complexes, j'ai choisi un angle décalé... un angle impertinent !

Impertinent parce qu'il s'agit d'une histoire de la pensée économique à la fois personnelle, fruit de mes lectures assidues depuis plus de vingt ans, mais aussi d'une histoire passionnée. J'avoue regretter que l'économie soit trop souvent présentée de façon froide et académique, alors qu'à l'instar de la philosophie, de la littérature ou de la science, les théories économiques constituent un champ majeur de la connaissance humaine et une grille de lecture exceptionnelle pour comprendre l'environnement qui nous entoure. Impertinent également parce que j'ai en conscience fait quelques impasses ou pris des raccourcis, en omettant certains économistes qui me paraissent surestimés tout en donnant au contraire de l'importance à d'autres trop

souvent négligés dans la majorité des manuels. Impertinent encore parce que j'ai souhaité évoquer la vie des économistes que je présente, convaincu de la nécessité de parcourir leur existence pour mieux comprendre leurs conceptions et leurs travaux. Impertinent enfin parce que même si je me suis attaché à « coller » au plus près des textes des économistes dont je décris ici les principaux enseignements, je propose volontairement ma propre interprétation de ces textes.

Le présent livre n'est donc pas une histoire au sens traditionnel du terme. Il s'attache certes à retracer les progrès de la pensée économique depuis l'Antiquité jusqu'aux thèmes les plus récents et à introduire les théories dont nous entendons régulièrement parler. Pour autant, je n'ai pas cherché à exposer de façon exhaustive tous les concepts de chaque économiste. J'ai préféré construire cette chronologie sur la base des réponses à quelques questions importantes pour bien mesurer la diversité des courants de pensée. Par exemple, pourquoi les Grecs d'Athènes, pourtant si inventifs, ont-ils été incapables de concevoir des théories économiques abouties ? Qui sont ces théologiens de la fin de l'ère médiévale et de la Renaissance qui ont su s'affranchir des dogmes de l'Église et révolutionner la pensée sur la monnaie, la valeur des biens ou le taux d'intérêt ? Comment expliquer l'oubli de ces écrivains français du siècle des Lumières qui ont posé les bases de la pensée libérale ? Pourquoi Adam Smith passe-t-il pour le premier économiste moderne, alors qu'il était avant tout un philosophe éclairé, doté d'un grand sens de la synthèse et de la pédagogie ? Qui était John Stuart Mill, le théoricien britannique le plus attachant parmi les classiques, fondateur du libéralisme « de gauche » ? Pourquoi demeure-t-il indispensable d'étudier le marxisme ? En quoi peut-on dire que Keynes n'était pas « keynésien » au sens où on l'entend trop souvent ? Pourquoi Schumpeter peut-il être considéré comme le plus grand économiste de l'histoire ? Quelles sont les différences entre les théories qui ont marqué la contre-révolution libérale des cinquante dernières années ? Voici, parmi d'autres, certains des thèmes abordés dans les chapitres qui suivent.

Plusieurs remarques préalables s'imposent. Tout d'abord, même si j'ai privilégié les textes d'origine, j'ai parfois préféré prendre des libertés afin de faciliter l'explication des raisonnements tant il est vrai que les économistes ne se caractérisent pas toujours par leur clarté. Il en va ainsi de David Ricardo, l'un des plus grands théoriciens qui, analysant les mérites du commerce international dans ses *Principes de l'économie politique et de l'impôt*, son ouvrage révolutionnaire de 1817, écrit : « Si cependant, le prix du vin était tel qu'il ne convînt pas d'en exporter pour l'Angleterre, l'acheteur du drap, en

Portugal, serait toujours forcé de se procurer une lettre de change ; mais il la paierait plus cher, parce que la personne qui la lui vendrait ne saurait ignorer qu'il n'y a point dans le marché de contre-lettre moyennant laquelle on puisse définitivement balancer les transactions entre les deux pays ». Plus d'un siècle plus tard, les analyses de Keynes sur l'emploi dans sa *Théorie Générale*, autre ouvrage majeur des sciences économiques, ne seront pas vraiment plus limpides de prime abord : « Ce n'est donc pas la désutilité marginale du travail, exprimée en salaires réels, qui détermine le volume de l'emploi, sauf que l'offre de main d'œuvre disposée à travailler en échange d'un certain salaire réel fixe un maximum que l'emploi ne saurait dépasser »...

De la même façon, j'ai voulu que cette histoire de la pensée économique s'adresse à un public de non-initiés. J'ai par conséquent évité de recourir aux équations, à l'exception de la présentation synthétique de la théorie de la plus-value de Marx et de la théorie quantitative de la monnaie de Fisher. Je peux en effet comprendre que certaines formulations, comme par exemple celle de l'équilibre général de l'économiste Léon Walras, puisse rebuter la plupart des lecteurs. Pour mémoire, cette équation s'écrit comme suit...

$$\sum_j V_j X_j - \sum_l d_l P_l L_l = \sum_i p_i y_i + \sum_k P_k K_k$$

Loin de moi l'idée de nier l'apport des mathématiques au progrès des sciences économiques, même si la mathématisation à l'extrême paraît parfois constituer une dérive dangereuse. Il ne s'agit ici encore que d'un parti pris personnel.

Dernière remarque enfin, qui est en réalité, plus une recommandation de lecture. Le présent ouvrage est constitué de quinze chapitres couvrant au total près de trois millénaires, complétés de cinq intermèdes qui viennent compléter cette histoire. J'invite naturellement le lecteur à suivre l'ordre des chapitres pour saisir pleinement l'évolution de la pensée économique à travers les siècles. Toutefois, pour ceux qui auraient peu de temps ou qui ne s'intéresseraient qu'à certains courants de pensée, qu'ils se sentent libres de ne consulter que les chapitres qui les attirent. Tous peuvent en effet être lus indépendamment les uns des autres.

Il est désormais temps de débiter notre voyage et de remonter à l'époque de la Grèce d'Homère, sur les bords de la Mer Égée...

## CHAPITRE 1

---

# LES GRECS, DANS LA CITÉ PLUTÔT QU'À LA CITY

Nous sommes tous grecs. Nous avons tendance à l'oublier en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle mais nous, les hommes et femmes d'Occident, sommes les fruits d'une des plus grandes civilisations de l'histoire. Une civilisation née sur les rivages orientaux de la Méditerranée. Dans l'un de ses merveilleux ouvrages, l'helléniste et académicienne Jacqueline de Romilly nous rappelle que nous respirons l'air de la Grèce à chaque instant de notre vie. Notre « héritage grec » est immense, il est vrai : des milliers de mots dans nos vocabulaires ; la première littérature du monde occidentale avec Homère ; la pensée historique avec Hérodote puis Thucydide ; la médecine et notamment le fameux Hippocrate ; la réflexion politique et la première théorisation de la démocratie ; l'architecture de ses temples, source inépuisable d'inspiration pour les générations d'après ; la tragédie et ses trois grands auteurs Eschyle, Sophocle et Euripide ; la comédie avec Aristophane. Nous convoquons même la mythologie pour de multiples usages, en psychanalyse (le fameux complexe d'Œdipe décrit par Freud), comme dans le domaine de l'entreprise avec des marques (Hermès) ou des projets industriels (Ariane).

Mais il y a peut-être une matière où nos ancêtres ont définitivement changé le cours de l'humanité : la philosophie. L'historien Bernard Williams écrit d'ailleurs avec justesse que l'héritage légué par la Grèce à la philosophie occidentale n'est autre... que la philosophie occidentale elle-même ! Des présocratiques jusqu'aux stoïciens, en passant par Socrate, Platon, Aristote, Epicure, les cyniques, les sceptiques et tant d'autres, les penseurs grecs ont ouvert toutes les branches de la philosophie : métaphysique, logique, éthique

et morale, politique, sciences, religions, épistémologie, langage, arts, etc. Toutes les branches... sauf une ! Car malgré leur curiosité insatiable, leur passion de la raison et leur capacité à formaliser des systèmes et des concepts, les Grecs n'ont fait qu'effleurer la pensée économique.

Le mot lui-même « économie » a pourtant été inventé par un disciple de Socrate. Plusieurs philosophes ont également écrit des textes en rapport avec l'économie comme nous le découvrirons dans ce chapitre. Mais, d'une part, leurs réflexions en la matière furent relativement embryonnaires, à l'exception peut-être de certains propos d'Aristote. D'autre part, les Grecs n'ont jamais pensé l'économie distinctement de leur sujet de prédilection : la politique !

### LE POÈTE HÉSIODE, PREMIER ÉCRIVAIN DE L'HISTOIRE À ABORDER UN SUJET ÉCONOMIQUE

Lorsque nous évoquons la Grèce antique, nous avons généralement tendance à penser aux temps glorieux d'Athènes de l'époque de Périclès. De fait, le <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle avant J.-C. est bien LE siècle « classique ». Pour autant, la civilisation grecque ne naît pas avec Socrate, ni même avec le législateur Solon (-640/-580) qui instaura la démocratie dans la capitale de l'Attique. Elle est beaucoup plus ancienne. Après la disparition des civilisations minoenne et mycénienne, la Grèce a en effet connu un premier âge d'or au cours de la période dite « archaïque », c'est-à-dire à partir de 800 avant J.-C.

Cette période est marquée par de profonds changements politiques et culturels. Les cités de Sparte et d'Athènes progressent, l'influence de la civilisation hellénique commence à s'étendre dans le bassin méditerranéen, notamment grâce aux colonies qui s'étendent de la Mer Noire jusqu'à Massalia (fondée vers -600), devenue notre Marseille. La période archaïque voit également la création de l'alphabet grec, l'écriture des textes d'Homère et la construction du fabuleux sanctuaire de Delphes. C'est aussi l'époque des premiers philosophes comme Thalès et Pythagore, les deux spécialistes des triangles dont les théorèmes continuent d'être enseignés à nos collégiens. Les premiers jeux panhelléniques sont organisés sur le site d'Olympie dans le Péloponnèse (776 avant J.-C.) tandis que, de l'autre côté de la Mer Adriatique, deux frères appelés à devenir célèbres, Romulus et Rémus, voient le jour sur un site aux sept collines. En Orient, cette époque correspond aux premiers textes de la philosophie chinoise ainsi qu'à la rédaction des Upanishad, les traités sanskrits à la base de l'hindouisme.